
ARTICLES

LA PART DES SUIDÉS DANS LE VOCABULAIRE GREC ET LATIN

Jacques ANDRE*

Résumé

Le monde animal est une source permanente de comparaisons, qui sont à l'origine de créations lexicales, par transfert tant d'un règne à l'autre (d'animal à végétal) que d'une espèce à une autre à l'intérieur d'un règne. On a relevé et justifié les rapports souvent mal définis, établis entre le monde animal et le reste de la nature par l'extension d'un champ associatif lexical limité au départ à une seule espèce, le suidé dans ses formes sauvages et cultivées, en dégageant l'étroitesse des rapports du sanglier (par la chasse) et du porc (par l'alimentation et les divers produits utilisables) avec l'homme, de même que le transfert d'un animal familier terrestre à d'autres, aquatiques et surtout marins par des populations venues de l'intérieur des terres.

Summary

The part of the suidae in greek and latin vocabulary

The animal world is a continuous source of comparisons which give birth to lexical creations by transfer from one kingdom to another -from animal to vegetable- and from one species to another within one kingdom. The connections -often ill-defined- between the animal world and the rest of nature have been listed and justified by means of the extension of a lexical associative field first limited to a single species, that of the suidae -wild and domesticated- bringing out the close links of the boar (through hunting) and the pig (through food and various by-products) with man, together with the transfer from a familiar terrestrial animal to others, aquatic and above all marine, effected by populations coming from inland areas.

Mots clés

Espèces animales, Métaphore, Transfert.

Key Words

Animal Species, Metaphor, Transfer.

Les tentatives pour explorer les relations des sociétés humaines et du monde animal ont un peu négligé l'Antiquité classique, pourtant plus proche que nous de ce dernier par son genre de vie dont nous n'avons qu'en partie hérité et plus

propre à des rapprochements et des comparaisons dont la civilisation contemporaine tend à nous écarter (1). On ne peut en particulier méconnaître l'importance du porc, le plus humble et le plus méprisé peut-être des animaux domestiques, mais

* Ecole Pratique des Hautes Etudes

(1) cf. K. Blatt, *Entstehung der Haustiere*, Berlin, 1927, p. 26 ; F.C. Zeuner, *History of domesticated Animals*, Londres, 1963, p. 256 sq. ; R. Berger-Protsh, *The Domestication of Plants and Animals in Europa and the Near East*, dans *Orientalia*, 42 (1973), p. 221-222 ; F. Poplin, *Origine du porc*, dans *Ethnozootechnie*, 16 (1973), p. 9-10.

non le moins utile, dans les civilisations méditerranéennes, où il fut introduit très tôt, puisque sa domestication dans le sud de l'Europe et en Asie Mineure date du 7ème millénaire a.C. (2). Il a tenu en maint domaine une place considérable, dont témoignent aussi bien les traités d'agriculture et de cuisine que les données religieuses, comme les plus célèbres et les plus somptueuses offrandes aux dieux, les *suouetaurilia* (3). L'étude historique, agronomique et économique peut être utilement complétée par l'examen de la terminologie relative à l'espèce en fonction de l'âge, du sexe et de l'utilisation. Qui plus est, la part prise par les suidés dans le lexique nous a incité à rechercher quelle a pu être leur influence dans tous les domaines du vocabulaire, et tout particulièrement par le procédé de la métaphore.

Nous nous bornerons à une étude purement lexicologique en relevant les rapports qui se sont établis entre les suidés et le reste de la nature, c'est-à-dire le monde animal, le monde végétal et l'homme considéré dans sa physiologie et dans ses activités physiques, intellectuelles et morales. Malgré les différences géographiques et ethniques, malgré l'éventuelle disparité des genres de vie, nous n'avons pas voulu séparer la Grèce et Rome, issues d'une même civilisation primitive et aux langues apparentées. Il n'a pas toujours été possible d'indiquer la date d'apparition des métaphores, dont certaines sont d'ailleurs bien antérieures à leur première occurrence; c'est le cas des proverbes chez Plaute. Et surtout, lorsqu'un terme apparaît comme un hapax, rien ne prouve qu'il s'agisse d'une création isolée d'un auteur unique.

Le monde animal

Les mammifères terrestres

On pourrait croire que la comparaison avec le porc a concerné avant tout les mammifères. Il n'en est rien. Les mammifères terrestres, en effet, dont les principaux étaient soit domestiqués, soit, lorsqu'ils étaient sauvages, assez connus pour être bien distingués par des signes spécifiques, étaient désignés par des noms propres. Dans les espèces européennes, on n'en relève qu'un cas tardif, celui du hérisson, *akanthókhōiros* "porc épineux" (Suidas), dont les noms usuels sont gr. *ekhinos* et lat. (*h*)*er*, *erinaceus*; cf. les noms fr. *pourceau ferré*, all. *schweinigel* "porc-hérisson".

Les métaphores concernent principalement des animaux exotiques :

1. Le porc-épic (*Hystrix cristata*) d'Asie et d'Afrique au temps de Pline (*nat.* 8, 125) : "L'Inde et l'Afrique produisent des porcs-épics (*hystrices*) couverts d'une peau épineuse dans le genre des hérissons". Le gr. *hústrix*, emprunté par le latin, est composé de *hūs* "porc" et de *thrīx* "poil" : "aux poils de porc" ou mieux "de sanglier". Le rapport avec *hūs* est appuyé par Aristote (*h.a.* 623a 33), et glosé *porcus siluaticus* "porc sauvage" par le C.G.L. (3, 320, 19); cf. les noms modernes a. fr. *porc espin*, fr. *porc-épic*, it. *porcospino*, all. *Stachelschwein*.

2. L'hyène : gr. *húaina*, lat. emprunté *hyaena*, avec le suffixe caractérisant la femelle d'une espèce (cf. *kápraina* "laie", de *kápros* "sanglier"), apparaît comme le féminin de *hūs*, mot épicène signifiant à la fois "porc" et "truie". La comparaison avec l'espèce porcine est fondée sur des

(2) Cf. sur les fonctions et le statut des animaux dans l'Antiquité, L. Bodson, *Des animaux parmi les hommes. L'ethnologie appliquée à l'antiquité gréco-romaine*, dans *Cahiers de Clio*, 57 (1979), p. 9-16.

(3) Cf. J. André, *Zoonymie latine* : les suidés, à paraître dans *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 37, 3.

formes robustes, une grosse tête aux mâchoires puissantes et peut-être, comme le suggère Aristote (*h.a.* 594a 32 ; 594b 32), sur les crins raides et touffus. Mais pourquoi le genre féminin au lieu du groupe attendu *hûs* + épithète ? L'importance de la portée n'est pas en cause : de 2 à 12 chez la laie suivant l'âge, de 10 à 12 chez la truie, elle est de 4 au plus et même rarement chez l'hyène. Le genre féminin semble plutôt s'autoriser d'une croyance ancienne suivant laquelle l'hyène changeait de sexe chaque année et, possédant alternativement les organes sexuels des deux sexes, passait pour hermaphrodite (4).

3. Le babouin, en grec *khoiropthekos* "singe-porc", ainsi nommé pour son museau nu et proéminent, alors que les naturalistes modernes lui accordent plutôt un museau de chien (Dorst-Dandelot, 1976, p. 44) ; all. *Hundskopffaffe* "singe à tête de chien". L'interprétation est corroborée par la comparaison des descriptions du caméléon dans Aristote (*h.a.* 503a 19) "sa face est tout-à-fait semblable à celle du babouin" et dans Pline (*nat.* 8, 128) "le museau du caméléon, compte tenu de sa petite taille, ressemble assez à celui du porc". Le babouin n'a pas de nom latin.

4. Le daman (*Hyrax syriacus*), en hébreu *shâfân*, est mentionné exclusivement dans la Septante, sous le nom de *khoiogrúllios* (-llos dans les papyrus et les glossaires), adopté en *choero/chirogryllus* (-gryllus) par les traductions latines, où il a été confondu avec le hérisson (cf. Eucher, *instr.* 2, p. 158, 1 : "les hérissons sont nommés *khoiogrýllioi* ; *C.G.L.* 2, 477, 45, *erinaceus khoiogrúllios*. Cf.

aussi les confusions de saint Jérôme, *nom.hebr.* p. 55, 20 et *epist.* 106, 65, avec le lièvre ou le hérisson). *Khoîros* "goret" fait allusion à son museau court sur un cou raccourci, à ses petites oreilles, ses pattes courtes et à ses formes lourdes qui en font un cochon en miniature (Dorst-Dandelot, 1976, p. 153-154). Le second terme du composé est formé sur *grúlllos* "goret". Il s'agit donc d'un composé tautologique.

Le cloporte

Ce petit crustacé terrestre qui vit sous les pierres et dans les lieux humides, au nom français énigmatique (5), a bien souvent emprunté celui d'autres animaux par une comparaison dont la justification n'apparaît pas toujours.

En réalité, l'Antiquité distinguait mal et souvent confondait les diverses sortes de cloportes et les armadilles qui s'enroulent en boule quand on les touche (Leitner, 1972, p.168-169) et, par suite, les désignait par les mêmes noms.

En grec et en latin, la comparaison a donné lieu à deux traditions indépendantes. En grec avec l'âne, *ónos* (Aristote, Théophraste, Dioscoride), *ónos ho polúpous* "l'âne mille-pattes" (Aristote, *h.a.* 557a 24), *onískos* (Galien), présenté sous la forme *oniscus* par les médecins latins comme l'équivalent grec du lat. *centipeda* "cent-pattes", *multipeda* "multi-pattes" et *porcellio* "cochonnet". De là le calque *asellus* "ânon" dans Cassius Felix (28, p. 44, 17 : "les ânon, que les Grecs appellent *onískos*"). La comparaison se continue dans all. *Assel*, *Kellerassel*, *Mauerassel*, ital. *asello*, normand ancien *cul d'asne*, etc.

(4) Cf. Aristote, *h.a.* 579b 15-29 ; *g.a.* 757a 3-13 ; Elien, *h.a.* 1, 25 ; Ovide, *met.* 15, 408-410 ; Pline, *nat.* 8, 105. L'affirmation est réfutée par Aristote.

(5) Cf. H. Polge, *La véritable étymologie du fr. cloporte*, dans *Romania*, 95 (1974), p. 565-577 ; G. Rohlf, *Histoire plaisante d'une étymologie (à propos des cloportes)*, dans *Romania*, 97 (1976), p. 249-252.

Le latin a préféré la comparaison avec le porc par le dérivé *porcellio* : Th. Prisc., *log.* 33 : "les *porcelliones*, c'est-à-dire les animaux qui naissent souvent dans les lieux humides et aqueux" ; Pelagon. 49 : "les vermisseaux appelés *porcelliones*". D'où ital. *porciglione* (6). Ce transfert populaire est bien attesté dans diverses langues : m.fr. *porcelet saint-Antoine*, fr. *pourceau de saint-Antoine*, fr. dial. *pourcai d'cave*, *cochon*, *cochonnet*, *cayon*, ital. *porcello*, *porcelleto*, esp. *cochinilla*, all. *Mauerschweinchen* (7).

La truie a pu elle-même servir de comparaison, bien que les textes anciens n'en gardent pas trace : en effet *skrópha*, emprunt au lat. *scrofa*, figure au XIV^e s. dans un texte du moine byzantin Néophytos Prodroménos, comme un nom usuel de "l'*onískos* des demeures et des lieux humides" (Strömberg, 1944, p.12 ; Gil Fernandez, 1959, p.233). Absent du latin classique et post-classique, il est au moins suggéré par les synonymes des langues romanes : esp. *puerca*, fr. dial. *truie* (Loiret), prov. *trueyo de san Jan*, occitan *truieto*, *trucio de croto* "truie de creux", ital. dial. *skrofule* (F.E.W. XI, p.341, s.v. *scrofa*). L'*Atlas linguistique de la Bourgogne*, entre autres noms du cloporte (n° 983), cite *trwi*.

Qu'il s'agisse de l'âne ou du porc, la métaphore repose sur la couleur grise et sur la forme du corps bien convexe avec un dos arrondi.

Les oiseaux

Gromphaena est le nom d'un oiseau inconnu de Sardaigne cité par Pline (*nat.* 30, 166). Ce serait le râle d'eau (*Rallus aquaticus*), dont le cri rauque est semblable à celui du petit cochon qu'on saisit ou qu'on frappe (Capponi, 1979, p.278-279). Son nom italien est *porciglione*. Le pre-

mier sens du gr. *grómphaina* est celui de "vieille truie", celle qui gronde, cf. *gromphás*, *grómphis*, de même sens, et *grompházo* "grogner", de l'onomatopée grû "grognement".

Les animaux aquatiques

Bien plus nombreux sont les transferts de noms d'animaux terrestres à des animaux aquatiques. J. Cotte (1944, p. 250), identifiant l'*hyaena* marine de Pline (*nat.* 32, 154), faisait remarquer que, dans la nomenclature latine, "l'exemple du *Lion*, qui est un crustacé, du *Merle*, qui est un poisson, du *Lièvre*, qui est un mollusque, etc., est bien fait pour nous inciter à la prudence". Le transfert s'est d'ailleurs toujours fait de la terre à la mer, et non inversement. Varron l'avait déjà noté (*L.L.* 5, 77) : "Les noms des poissons sont presque tous tirés de termes désignant des choses terrestres avec lesquelles ils ont un point commun, comme *anguilla* "anguille" (d'*anguis* "serpent"), *lingulaca* ("langue", d'où "sole"), *sudis* ("pieu", d'où "brochet de mer") ; d'autres sont nommés d'après leur couleur, tels *asellus* (merlus), *umbra* (ombrine), *turdus* (grive et espèce de labre) ; d'autres sont tirés d'une particularité physique, comme *lupus* (loup), *canicula* (requin), *torpedo* (torpille)..."

Il se trouve qu'en latin comme en grec, le porc a donné leur nom à d'assez nombreux poissons (Strömberg, 1943, p. 100-102 ; Andrews, 1948, p. 238-239 et 249) et, comme de nos jours, une espèce déterminée pouvait porter des noms différents suivant les régions ou, au contraire, un même nom réunir plusieurs espèces ayant un point commun. Les motivations du transfert sont principalement l'aspect (poids, couleur, rayures, forme, etc.), la nourriture, l'habitat. Elles ne sont pas tou-

(6) Cf. G. Alessio, *Lexicum etymologicum*, Naples, 1976, p. 324.

(7) Cf. E. Rolland, *Faune populaire de France*, III, p. 245-246 ; F.E.W., IX, p. 186 ; *Atlas linguistique de la Bourgogne*, n° 983. Autres métaphores animales : roum. *pisică popli* "chat du pope", *ciine-bei* "chien de la vieille".

jours claires pour nous du fait de l'incertitude de certaines identifications.

1. gr. *hûs*, *sûs*, lat. *sus* (Ov., *Hal.* 132, *durique sues* "les porcs agressifs"). Poisson d'identification peu sûre (De Saint Denis, 1947, p. 111), ainsi nommé d'après Archestrates (*ap.* Athénée 326f) parce qu'il fouille le sol avec son museau comme le porc qui fouge, et dit aussi pour la même raison *hûs psammîtis* "cochon de sable". On a proposé un baliste (*Balistes carolinensis* ou *B. caprinus*) (Andrews, 1948, p. 238 sq; Capponi, 1972, t.II, p. 572-573) ou le lançon ou équille, l'*hûs psamathîs* de Numénios (*ap.* Athénée 327a), qui s'enfouit avec agilité dans le sable (Strömberg, 1943, p.81).

L'*hûs thaláttios* "cochon de mer", poisson mangeur de glands (*bálanoi*) serait un thon (cf. Athénée, 302c-d, 326e). Ce rapport étrange entre un poisson de mer et un gland de chêne pourrait trouver une explication s'il s'agissait d'espèces d'algues, Cystosaire et Sargasse, les "chênes marins" de Théophraste, (*h.p.* 4, 6, 7), et de Pline (*nat.* 13, 137), dont ces thons s'engraissent comme les porcs de glands. Mieux vaut cependant admettre que le rapport alimentaire usuel porc-chêne est à l'origine d'une confusion. Le *balanos* en question ne serait pas le fruit du chêne, mais un petit crustacé, dit *gland de mer* (*Lepas balanus*) pour sa ressemblance avec le fruit (Cotte, 1944, p. 232).

Húaina (Numénios *ap.* Athénée, 326f), *súaina* (Oppien, *Hal.* 1, 372), *huainîs* (Epich. 65), dérivés de *hûs*, sont reconnus comme le *charax puntazzo* (De Saint Denis, 1966, p. 237). Par contre, l'*húaina* d'Élien (*n.a.* 9, 49), l'*hyaena piscis*, le poisson-hyène de Pline (*nat.* 32, 154), non décrit, dont la rencontre serait de mauvais

augure pour les navigateurs, serait un cé-tacé (De Saint Denis, 1966, p. 236-237).

La métaphore (*húaina* "hyène" et "poisson") est difficilement explicable, mais n'est pas isolée. On la retrouve dans *glános* "hyène" et *glanîs* "poisson du genre silure" qui pousse des grognements (8). Mais on peut se demander si, dans la conscience du locuteur, ce *húaina* était saisi comme un simple féminin de *hûs* ou comme un transfert de l'hyène au poisson.

Sûax est le nom du turbot, glosé *rhombus* dans *C.G.L.* (3, 237, 12), comme sans doute *suákion*, nom d'un poisson dans Suidas : à Naples et à Livourne, *suace* et *suacia* désignent aujourd'hui des poissons différents, mais assez voisins (Cotte, 1944, p. 135). Le turbot est un poisson plat, mais sa largeur caractéristique a pu servir de point de comparaison avec le porc.

Semblent aussi se rattacher à *hûs* deux noms de poissons de mer (cf. *G.E.W.* II, 961) : *húkes* (Antimaque, etc.) et *húkos* (Hésychius). Diverses identifications sont proposées par le *G.E.W.* et Strömberg, 1943, p.101. Pour Andrews, 1948, p. 249, ce serait le *charax puntazzo* (9).

2. Le *khoîros potámios* "porceau de rivière" d'Athénée (331) et d'Aristophane de Byzance (*epit.* 32, 11), semblable au *porculus marinus* (le marsouin), selon Pline (*nat.* 9, 45), et qui émet des sons et ressemble à un silure, est vraisemblablement le grand silure (*Silurus glanis*) (Andrews, 1948, p. 240).

3. Le grognement de certains poissons est évoqué par une base onomatopéique qui a donné des noms du porc, *grûlos*, *grûllos*, *grûlîon*, et de la truie : cf. *grom-*

(8) Aristote, *h.a.*, 621a 23 ; cf. J. Cotte, 1944, p. 144 ; De Saint Denis, 1947, p. 42 ; Strömberg, 1943, p. 70.

(9) *Suillus*, donné comme un des noms de l'ichneumon par Isidore. (*Etym.*, 12, 2, 37), et adopté par certains éditeurs dans le texte de Dracontius (*De laude dei*, 1, 515) a été heureusement corrigé en *Psyllus* par N. Morel (cf. J. André, éd. d'Isidore, p. 119, n. 184, et Cl. Moussy, éd. de Dracontius, p. 304, note à 1, 515), et doit donc être éliminé.

pházo "grognier" et *grómphaina*, *gromphás*, *grómphís* "vieille truie". Or, *grúlos* est transféré au congre dans Diphile de Siphnos (*ap.* Athénée 356a et Nicandre, *fr.* 122). Sur son grognement, cf. Strömberg, 1943, p. 68-69 ; Andrews, 1948, p. 250.

4. *Orthagorískos* était, au dire d'Apion, grammairien du 1er s. p.C. cité par Pline (*nat.* 32, 19), le nom lacédémonien du *porcus* donné parce qu'il grogne quand on le capture. L'étymologie est peu claire (*G.E.W.* II, 415 ; III, 163). C'est le grand silure (*Silurus glanis*), qui mesure jusqu'à 3 m de long, pèse de 200 à 250 kg, méritant d'être nommé par Pline "le plus grand des poissons", et dont le museau aplati peut faire penser à un groin (Andrews, 1948, p. 242 ; Saint Denis, 1966, p. 243-244). Or, *orthagorískos* est aussi le nom du cochon de lait dans Athénée (139b).

5. Le sanglier est à l'origine de métaphores : *kápros*, le "poisson-sanglier", est un poisson de rivière vivant dans l'Achéloos, le plus important fleuve de Grèce, et qui émet un grognement ; il est nommé *caper* dans Pline (*nat.* 11, 267), à la suite d'Aristote (*h.a.* 535b 18) (10). Poisson inconnu d'après De Saint Denis (1947, p.7), qui adopte la correction *aper* comme une traduction de *kápros*.

Kápros est encore un poisson de mer qu'Aristote (*ap.* Athénée, 305d) range parmi les *trachúderma*, les "poissons à peau raboteuse" et qui pourrait être une espèce de capros assez répandue en Méditerranée, le *Capros aper*, dont les écailles rudes présentent des saillies ressemblant à des poils raides, donnant à la peau une consistance rugueuse assez analogue à celle du sanglier (Strömberg, 1943, p. 101).

Le *kaprískos* de Diphile de Siphnos (*ap.* Athénée, 355f) est mal identifié, quoique Andrews (1948, p. 237) propose un Hydrocyon (*Hydrocyon forskalii*) : "Le *karpískos*, puant et dur, se dit aussi *hús*" (11). Il est nommé d'après son odeur ressemblant à celle du sanglier, qui est très forte et persiste bien après son passage (12).

Enfin *apriculus piscis* "le marassin de mer", poisson d'excellente qualité, était pêché à Tarente au temps d'Ennius, (*uar.* 38 ; cf. Apulée, *apol.* 34). Non identifié pour De Saint Denis (1947, p.8), il pourrait être, selon Andrews (1948, p. 244), un baliste (*Ballistes caprinus*) ou le *Capros aper* mentionné ci-dessus.

Il y a en fait moins d'une dizaine d'espèces de poissons identifiés, nommés par métaphore d'un nom de suidé sauvage ou domestique. Ce sont, avec l'indication des synonymes :

- le baliste : *hús*, *sus*, peut-être *apriculus*,
- le charax puntazzo : *húaina*, *súaina*, *húkes*, *húkos*, *hyaena*,
- le grand silure : *orthagorískos*, *khôiros potámios*,
- une espèce de silure de l'Achéloos : *kápros* (lat. *caper* ou *aper*).
- le congre : *grúlos*.
- le turbot : *súax*.
- le capros *aper* : *kápros*, peut-être *apriculus*.
- l'hydrocyon (?) : *kaprískos*.

Une fois le poisson identifié, il n'est pas impossible de trouver l'explication du transfert. R. Strömberg (1943, p. 101-102) l'a fait pour l'ensemble des noms grecs d'animaux marins, mais sans les

(10) La leçon manuscrite, adoptée par l'éd. Mayhoff, donne *caper* "bouc", qui n'est peut-être qu'une forme refaite sur *kápros*. Barbaro, Sillig et Jan corrigent en *aper*.

(11) Le texte manuscrit porte *mús*, qui correspond assez mal au synonyme *kaprískos*. Coraes a corrigé en *sús* et Kaibel préférerait *hús*.

(12) Cf. R. Hainard, *Mammifères sauvages d'Europe*, II, p. 35. Le *Livre de chasse* de Gaston Phoebus (8, 53 et 30, 37) range le sanglier parmi les "bestes puantz".

identifier. On peut les répartir plus systématiquement en un certain nombre de rubriques d'après :

- la similitude de l'aspect : taille de l'animal (*húaina*, *hyaena piscis*), poisson large et plat (*súax*) ; museau en forme de groin (*orthagorískos*) ; peau rugeuse (*kápros*).

- l'odeur (*kaprískos*).

- les moeurs : poisson fouisseur (*sus*) ; se nourrissant de glands de mer (*hús thaláttios*).

- les grognements : *húaina*, *khoîros potámios*, *orthagorískos*, *kápros*, *grûlos*, *porcus marinus*, *suillus*, *delphús*, *delphinus*.

Deux motivations peuvent se conjuguer : *porcus marinus* "marsouin" pour ses grognements et sa graisse ; ou être disjointes, ainsi du grand silure nommé *khoîros thaláttios* pour ses cris et *orthagorískos* pour son museau.

Presque toute la nomenclature est grecque. Le latin a employé *aper* (ou *caper*), *apriculus*, *porcus*, *suillus* et *sus*, et emprunté *hyaena*, en lui adjoignant, il est vrai, *piscis* pour éviter l'ambiguïté. De Saint Denis (1947, p. XIX) avait noté, pour le seul latin classique, 176 ichtyonymes empruntés au grec. La raison en est la communauté ethnique et linguistique des pêcheurs du littoral de la Méditerranée orientale et centrale, en particulier des colonies grecques de Sicile et d'Italie méridionale jusqu'à Naples.

Les "monstres" marins

Parmi les *monstra marina* des anciens aux noms métaphoriques, figurent deux cétacés et un squalé. Nous rangeons à part les deux cétacés que leur appartenance à la classe des mammifères rendait plus susceptibles d'être rapprochés des animaux terrestres. Le vieux rapprochement d'un cétacé et du porc n'a pas cessé d'être dans le monde des pêcheurs méditerranéens.

La distinction primitive entre *sus* "porc adulte" et *porcus* "porcelet" s'est effacée dans les métaphores marines. *Porcus* y marque l'espèce en général indépendamment d'un âge difficile à déterminer. *Porcus marinus* (Pline, *nat.* 32, 150 ; Isid., *etym.* 12, 6, 12), *porculus marinus* (Pline, *nat.* 9, 45), *porcus maris* (Ambr., *exam.* 5, 2, 6) est le marsouin, comme dans les langues modernes : danois *marsvin* "cochon de mer", all. *Meerschwein*, a.fr. *porchereau*, gr. mod. *gourounópsaro* "porc-poisson". Il est appelé communément *suillus* d'après Isidore (*l.c.*), mais son explication "qu'il fouille la terre sous les eaux à la façon d'un porc (*sus*)" ne convient pas. La comparaison pouvait se fonder sur les grondements qu'il émet quand il est capturé, mais surtout il était chassé pour sa graisse, dont on tirait de l'huile. Son nom grec *phokaina* (Aristote) est sans rapport avec le porc.

Delphús "matrice", *délphax* "porc" et "truie" et le diminutif *delphákion* "cochon de lait" sont inséparables du nom grec du dauphin, *delphís*, emprunté par lat. *delphinus* (*G.E.W.* I, 362-363 ; *D.E.L.G.* I, 260-261 ; *I.E.W.* 473).

Quelle que soit l'étymologie de *delphús*, il existe avec *délphax* un rapport sensible, qui convient pour une espèce prolifique comme le porc. Ce pourrait être dû au fait que le dauphin est lui aussi un mammifère, qui met au monde ses petits vivants et les allaite. En faveur d'une interprétation par *delphús* des deux zoonymes : *delphís* comme "l'animal-uterus de la mer" et *délphax* "l'animal-uterus de la terre", voir C.G. Jung (1980) et P. Somville (1984).

Pline (*nat.* 32, 56) mentionne un *porcus marinus* venimeux, portant des épines qui font douloureusement souffrir ceux qu'elles blessent : "Parmi les poissons venimeux figure le porc marin ; il a sur le dos des piquants qui blessent cruelle-

ment". Contrairement à tous les commentateurs modernes, J. Cotte (1944, p. 153) a fait remarquer que cet animal marin épineux ne pouvait être le *porcus marinus* mentionné ci-dessus, le marsouin, et a proposé en conséquence de façon fort vraisemblable une espèce de squal, un centrine méditerranéen, le humantin (*Centrina salviani*), qui porte un aiguillon au milieu de chacune des deux nageoires dorsales, et que Rondelet appelait le *porc* (13).

Les coquillages

Le nom du porc, au second degré, a donné naissance à *khoiríne*, coquillage univalve très poli, avec lequel votaient les juges d'Athènes (Aristophane, *Eq.* 1332; *Vesp.* 333; etc.). Dérivé de *khoîros* au sens métaphorique de "sexe de la femme", d'après l'ouverture linéaire de la coquille, qui rappelle la vulve (14).

Aucun correspondant direct n'est attesté en latin, qui use de *ueneria* (sc. *concha*) "la coquille de Vénus" (Pline, *nat.* 9, 103 et 32, 151). Cependant la trace d'un *porcus* ou *porculus* "sexe de la femme" subsiste dans des dérivés romans, a. fr. *pourcelaine*, fr. porcelaine, ital. *porcellana* (*F.E.W.* IX, 186-187; Sainéan, 1907, p. 87; Cotte, 1944, p. 196-197, s.v. *ueneria*; André, 1956, p. 298-301).

Le monde végétal

Nous avons écarté de cet exposé et réservé les dérivés et composés où le sens premier d'animal n'apparaît pas directement, mais seulement les sens secondaires métaphoriques d'"écrouelles" (ainsi la lampourde) ou de "sexe de la femme" (ainsi le pourpier).

1. La comparaison est fondée sur l'aspect dans *hyóphthalmos* "oeil de porc"

(Ps.-Diosc. 4, 119) : l'oeil-de-Christ (*Aster amellus* L.), ainsi nommé pour son large capitule floral.

2. Une valeur péjorative "bon pour les cochons" se trouve dans *hyóseris* "chicorée de porc" nom d'une chicoracée, peut-être une crépide (genre *Crepis* L.) : Pline *nat.* 27, 90; *feniculum porcinum* "fenouil de porc", nom du peucedan (*Peucedanum officinale* L.), qui n'est attesté que par des gloses à la traduction latine du médecin Alexandre de Tralles (6ème s.) et par des textes de botanique encore postérieurs; cf. tosc. *finocchio di porco*; lomb. *erba del porco*, etc. (Penzig, 1924, I, p. 343).

Sont des plantes vraiment toxiques :

- *huosélinon* "ache de cochon" : renoncule scélérate (*Ranunculus sceleratus* L.).

- *huoskúamos* "fève de cochon" : la jusquiame (genre *Hyoscyamus* L.), stupéfiant et narcotique à haute dose; fr. *porcelet* (*F.E.W.* IX, p. 166).

- *khoirokalamís* "roseau de cochon", Ps.-Diosc. 4, 30 (syn. *kalamagrostis*), graminée de Babylonie toxique pour le bétail, mal identifiée, peut-être une cynosure (André, 1985, p. 44).

3. En tant que nourriture des sangliers et des porcs :

- *apronia* (d'*aper*; cf. *aprunus* "de sanglier" Pline, *nat.* 23, 27 : le tamier (*Tamus communis* L.), dont les sangliers mangent la racine, qui se donne même aux porcs en certaines régions (Hainard, 1971, II, p. 25); fr. *navet de cochon*.

- *rapum porcinum* "rave de cochon" (Ps.-Apulée, 17, 17; Ps.-Diosc. 2, 164) : le cyclamen (*Cyclamen europaeum* L., *C. graecum* L.). Les pourceaux sont friands de son tubercule; cf. fr. *pain de pourceau*, ital., esp. *pan porcino*, roum. *pita porcului*, gr. mod. *khoirópsomo*, all. *Saubrot*, etc.

(13) G. Rondelet, *Histoire entière des poissons* (1558) livre XXI, chap. 8, p. 301-302; cf. H. Naïs, *Les animaux dans la poésie française de la Renaissance*, Paris, Didier édit., 1961, p. 205.

(14) Cf. H. Hommel, *Porzellan*, dans *Festschrift E. Zinn*, Tübingen, Niermeyer, 1970, p. 75-90.

- *súarton* "pain de cochon" (Hésychius), glossé *boúglosson* : la buglosse, langue de boeuf (*Anchusa italica* Retz, *A. tinctoria* L.), avec valeur péjorative ; cf. sarde *erba de porcus* (Penzig, 1924, I, p. 34).

Dans cette catégorie entrent les champignons dont se nourrissent le sanglier et le porc en semi-liberté (Sainéan, 1907, p. 98-99 ; Hainard, 1971, p. 25-26) :

- *suillus*, attesté depuis Pline (*nat.* 16, 31, etc.), mais sans doute antérieur, est le nom des bolets, comestibles ou non (Maggiulli, 1977, p. 73-80 ; 148) ; cf. ital. *porcino*, *porcinello*, nap. *silli* (Penzig, 1924, I, p. 72-73), fr. *porchin*, *porcelet brun* "espèce de bolet" (*F.E.W.* IX, 186).

- *húdnōn* "truffe", depuis Théophraste. Plusieurs étymologies ont été proposées. L'une par *húei* "il pleut", en tant que "produit de la pluie", qui est nécessaire à sa formation. Une autre par *hús* + (é)*dnōn* "nourriture des cochons", qui est admissible.

On ajoute parfois *geráneion* "sorte de truffe" dans Théophraste (*ap.* Athénée, 61f et 62a). Comme un rapport avec *geránion* de Diosc. (3, 116), proprement "bec de grue", le géranium tubéreux (*Géranium tuberosum* L.) n'est pas convaincant, on a pensé rapprocher *geráneion* "truffe" du laconien *gróna* "truie" (15). Mais le *geránion* de Dioscoride, comme celui de Pline (*nat.* 26, 108), a une racine "ronde comme une pomme" et la racine du géranium tubéreux se renfle en un ou trois tubercules arrondis. Le *geráneion* "truffe" est donc né simplement d'une comparaison avec le tubercule de la racine de ce géranium et il ne saurait être question d'une métaphore porcine.

4. La raison du transfert est inconnue et lui-même n'est pas assuré dans le cas du gr. *grómphaina* "vieille truie" c'est-à-dire "celle qui grogne", mais qui n'est connu en latin (*gromphaena*, Pline, *nat.* 26, 40) que comme nom d'une plante non identifiée, à feuilles bicolores ; peut-être, selon Sprengel, une amarante orientale (*Amarantus tricolor* L.).

huainopsónion (Ps.-Diosc. 4, 28 ; variantes des manuscrits : *huainópsolon* *HA-Di huenópsodon* c, corr. Wellmann) = *okimoeidés* de Diosc., *ibid.*, le silène de France (*Silene gallica* L.), selon Fraas. La métaphore concerne-t-elle la truie ou l'hyène ? A corriger peut-être en *-psómion* "petit morceau, bouchée" ou *-psolon* "verge d'hyène" (cf. *lucópsolon* "verge de loup", la serpentaire, *Arum dracunculus* L., pour son spadice ; mais le silène en est dépourvu) ?

hupokhoirís, donné par Theophr., *h.p.* 7, 7, 1, comme une plante potagère : la porcelle, salade de porc (*Hypochoeris radicata* L.), it. *porcellina*.

hypokhoiris (Ps. Diosc. 3, 76) : la berce brancursine (*Heraclium sphondylium* L.), plante alimentaire consommée crue ou en plat d'épinards (Maurizio, 1932, p. 188 ; 227 ; etc.). De *khoîros* peut-être, au sens de "parties génitales de la femme" : c'était un remède contre les suffocations hystériques et, d'une façon générale, contre les maladies de la matrice (Diosc. 3, 76, 2 ; Pline, *nat.* 24, 25-26).

L'Homme

Les organes génitaux, principalement féminins, ont assez souvent reçu des noms d'animaux par simple comparaison ou par sympathie. Citons en dehors des suidés : *taûros* "taureau" (Photius), *híppos* "ju-

(15) Cf. W. Winter, *Two Greek names for the truffle*, dans *A. J. Ph.*, 72 (1951), p. 63-68 ; G.E.W., II, 936 ; D.E.L.G. 1152 ; Maggiulli (1977), p. 132 ; cf. tosc. *tartufo porcino*, Penzig (1924), I, p. 504. Le terme manque dans les manuscrits de l'*Historia plantarum*, où il est rétabli d'après Pline (*nat.* 19, 36) : *geranion*.

ment" (Hésychius), *spatánges* "oursin" (Aristophane). Transfert attendu dans la mentalité primitive, qui concevait ces organes comme des bêtes ou des esprits indépendants du corps humain, sentis comme quelque chose de vivant, capable de mouvement (16). Ainsi les concevait encore Platon (*Timée*, 91b): "Chez l'homme, la région des organes génitaux, indocile et souveraine par nature, comme un animal non soumis à la raison, entreprend de tout dominer par ses appétits furieux".

Le porc est tenu pour un animal mal-propre (cf. les dérivés péjoratifs fr. *cochonner*, *cochonnerie*, *porcherie*) et davantage encore la truie, symbole de la sexualité la plus sordide (*schmutzigste Geschlechtlichkeit*, Goldberger, 1929, p.59). Cependant, ici encore, le porc est victime de sa mauvaise réputation et, plus tard, du tabou sexuel imposé par la religion. Tous les transferts d'un animal aux organes féminins ne sont pas péjoratifs. Le fr. *chat*, *chatte*, *minet* "pubis féminin, vagin" (F.E.W. I, 518) suggère au contraire l'image d'un animal caressant au poil soyeux. De même, le grec et le latin ont recouru à des termes désignant non le porc en tant qu'espèce animale, mais toujours le porcelet (*khoîros*, *porcus*), c'est-à-dire le cochon de lait avec la connotation affective que comporte ce jeune âge; cf. l'opposition entre les appellatifs *cochon* et *petit cochon* adressés par une mère à son fils. E. Benveniste (1949, p.81), après Varron, y a reconnu des mots de nourrices. Il faut absolument en exclure une valeur péjorative.

Le terme grec usuel paraît avoir été *khoîros*, quoique Suidas le donne comme corinthien. Varron, dans un texte que nous citerons plus loin, le dit employé par

les Grecs d'Italie. Le premier sens est celui de porcelet, comme l'établit la distinction aristotélicienne entre *hûs* et *khoîros*. Cela permet d'écarter deux interprétations. L'une, qui rapproche *khoîros* de deux formes slaves et arméniennes signifiant "gras", puisque le jeune porcelet s'oppose au porc adulte gras (châtré ou non). L'autre, qui admet le sens d'"animal aux poils raides et hérissés", de *ghor-ios* (I.E.W. 445; Perpillou, 1980, p. 108 sq.), plus vraisemblable, se heurte cependant à la même objection, les soies n'étant ni dures ni raides dans le premier âge. Mais, après tout, nous n'avons pas d'inventaire des races de porcs dans l'Antiquité: Columelle (7, 9, 2), n'en cite que deux domestiques, en fonction du climat, l'une à soies très dures, épaisses et noires, l'autre glabre ou à soies blanches. Les dérivés *khoirion* et *khoirídion* équivoquent sur les sens de "jeune truie" et de "sexe de la femme" (Aristophane, *Vesp.* 1353, etc.; cf. J. Taillardat, 1964, p. 108).

Le sens anatomique est confirmé par certains composés:

- *eúkhoiros* (Arist., *Thesm.* 289): *thugatér'eúkhoiros* "ma fille à la belle truie".
- *khoiróthlips* (Arist., *Vesp.* 1364), et *khoiropsálas* (Polém., *hist.* 72) "tripoteur de petites truies", épithète de Dionysos.
- *khoirokeîon* (Arist., *Lys.* 1073, métaphore obscène, au sens d'"enclos, barrière pour les petits cochons", *khoirósakon* et *khoirotropheîon* (Hésychius) "serviette hygénique".
- *khoiropoléo* (Suidas) "faire commerce de son *khoîros*, pratiquer la prostitution".

En outre, *delphákion* "petit cochon" (Aristote, Papyri), glosé *gynaikeîon* "sexe de la femme" dans Hésychius, et *hússax*, de même sens (Arist., *Lys.* 1001, etc.), qui

(16) Voir sur ce point L. Spitzer, *Lat. mentula*, dans *B.S.L.* 40 (1939), p. 46-47; J. Taillardat, *Les images d'Aristophane*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. 108-110, qui cite le porcelet, l'hirondelle et l'oursin; N. Galli de' Paratesi, *Se-mantica dell'eufemismo*, Turin, Giappichelli, 1964, p. 88.

est un dérivé de *hûs* (*D.E.L.G.* 1162 ; Skoda, 1988, p.172).

L'usage de *porcus* pour désigner le sexe des filles est signalé par Varron (*r.r.* 2, 4, 10) comme appartenant au vocabulaire des femmes et surtout des nourrices, tandis que les Grecs d'Italie usent de *khoîros* : "En effet, les femmes de chez nous, surtout les nourrices, appellent *porcus* et les grecques *khoîros* chez les filles les parties naturelles propres à leur sexe". Mais, alors que *khoîros* concerne les femmes de tous âges dans la langue familière de la comédie en particulier, *porcus* ne se dit que des filles, surtout des petites filles, comme le souligne la mention des nourrices.

La métaphore euphémique ne semble pas avoir été poursuivie en roman. Le fr. dialectal possède seulement quelques dérivés de *porcus* qui soient uniquement anatomiques : *porquière* "matrice de truie" (dans *renversement de porquière* = inversion utérine) ; et de *porcellus* : *pouchelière*, *poucelieiro*, de même sens (Roland, 1879, V, p.220).

Il se peut que ce sens soit demeuré dans certains noms du *pourpier* (*Portulaca oleracea* L.). A côté de *portulaca*, usuel depuis Varron, existent des formes plus récentes ayant subi l'attraction de *porcus* "vulve" : *porcillaca* (Pline), *porcillago* (Oribase), *porcastrum* (Ps.-Apu-lée). La plante était en effet utilisée en gynécologie (Dioscoride, Soranos, Ori-base, etc.) et le grec présente une formation analogue : *khoirobotâne* (*Corp. Hipp. Gr.* I, p.178, 12, cod. C) et *khoirobótanon* (*Gloss. Bot. Gr.* II, 305, 17 ; III, 319, 10, éd. A. Delatte, *Anecdota Atheniensia*, II) ; cf. André, 1956, p.298-301.

Les métaphores du champ lexical des organes sexuels féminins se situent à un double niveau. Au premier, la métaphore

est issue d'une comparaison avec un animal doué de vie : *khoîros*, *porcus* et deux dérivés grecs, *delphákion* et *hússax*. Au second niveau, c'est une métaphore de métaphore, élaborée à partir de celle du niveau précédent. En ce cas, ce peut être, pour le porc, un composé ou un dérivé :

porc → sexe → coquillage	: <i>khoirîne</i>
porc → sexe → plante 1	: <i>khoiródanon</i>
porc → sexe → plante 2	: <i>khoirobotâne</i> , <i>porcillaca</i>
porc → sexe → gâteau	: <i>khoirínas</i> (v. p. 20)

Les noms de maladies

1. Chez l'homme, on entendait par scrofules la tuberculose ganglionnaire (17) et par écrouelles la tuberculose des ganglions du cou. Ce sont les *khoirádes*, maladies de la gorge, du *Corpus Hippocratique* (*Gland.* 2, 1 et 7, 3).

Ce dérivé de *khoîros* a été interprété inutilement comme une métaphore de *khoirás* "écueil" par comparaison des ganglions enflés à la surface de la peau (tumeurs scrofuleuses) avec les récifs à fleur d'eau (cf. *D.E.L.G.* 1266).

Ce ne serait pas le seul cas d'un nom de maladie issu d'un zoonyme : cf. *lússa* "la rage", comme maladie typique du loup (*lúkos*), *aranaea* "la rogne", et, pour le suffixe nosologique, cf. *iskhiás* "sciatique", d'*iskhíon* "hanche". *Khoirás* est ainsi la maladie spécifique bien connue du porc, passée à l'homme dans un emploi secondaire, toujours au pl. *khoirádes* (Hippocrate, Plutarque), emprunté par le lat. *choerades* attesté seulement chez Th. Priscien (*eup.* 27 et 29).

De là deux noms de plantes utilisées en médecine :

- *khoirás*, attesté seulement par *choe-ras* de Pline *nat.* 25, 174 et du Ps.-Apu-lée,

(17) Cf. M.D. Grmek, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, Payot, 1983, p. 289-290.

8, 12, qui guérit les écrouelles : les renoncules (genre *Ranunculus* L.).

- *khoiradólethron* "destructeur des écrouelles", un des noms de la lampourde (*Xanthium strumarium* L.): Diosc. 4, 136; cf. *eup.* 1, 145, 2.

En latin, *strumae* a été, semble-t-il, le premier nom de cette affection. Sans étymologie, attesté depuis Catulle et Cicéron, ce terme est resté en usage jusqu'au Ve s. (Palladius, Pelagonius, Marcellus), et se dit aussi des porcs (Pallad. 14, 36, 4; cf. *strumosus* "scrofuleux", *ibid.*). A partir du IVe s., il est parfois associé comme son synonyme à *scrofa* chez les vétérinaires (Veg., *mul.* 2, 23, 1, *strumae...uel scrophae*; Chiron, *mul.* 87, *strumas...uel scrophas*), qui le remplacent finalement par *scrofa* (Veg., Cass. Fel., Garg. Mart., Ps.-Apul.) et *scrophia* par fausse étymologie et hyperhellénisme. Le passage de *scrofa* "truie" à "écrouelles" a son parallèle dans le gr. *khoirás* "écrouelles" (usuel) et "truie" (*Pap. Mag. Osl.* 1, 107). La seule différence est que l'animal a changé de sexe définitivement en latin (Cass. Fel. 26, p. 42, 16): "Les Grecs appellent *chirades* les écrouelles...". Ce rapport entre la truie et les écrouelles s'est maintenu dans des noms modernes de la maladie: port. *alporcas*, esp. *puerca*, a. prov. *porsinasa* (Sainéan, 1907, p. 101; *F.E.W.* XI, 189, s.v. *porcinus*).

Le dérivé *scrofula*, qui est à l'origine des formes romanes (cf. *R.E.W.* 7749, *scrofellae*; 7750, *scrofulae*), est généralement présenté comme attesté seulement dans Végèce (ainsi *L.E.W.* II, 501; *D.E.L.L.* 605; *F.E.W.* XI, 343), alors que le texte en question (*mul.* 2, 23, 1), d'après l'éd. Lommatzsch (1893), présente les variantes *scrufe* (L) et *scrofe* (A) et que l'édition princeps de 1528 seule donne *scrophulae*. Il est plus que probable que la forme suffixée ne vient pas du texte même, mais y a été introduite postérieurement par des copistes, comme dans un ma-

nuscrit de Cassius Felix, 26: *Ad scrofas* (c *scrofas* g *de scrofulis* p). On la retrouve dans le *C.G.L.* (3, 249, 1), *khoirádes scrofulae*, et dans une compilation de médecine du début du Xe s. (*B.N. Lat.* 11218), intitulée *Dogmata* (Doctrines) *Hippocratis, Galeni et Sorani* (n19, f88 v): *Ad sagittolas qui in collo nascuntur, quas scrofolas uocant*: "Pour les "fléchettes" qui naissent dans le cou, dites scrofules".

Le *F.E.W.* (XI, 343) propose de cette métaphore une explication difficile à admettre: cette maladie donnerait aux enfants qui en sont atteints un aspect malpropre (*unsauberes Aussehen*), c'est-à-dire l'aspect d'une truie.

2. *Khoiránkhe*, ancien (Ve s. a.C., Sophron, 98) et *huánkhe* "angine" lorsqu'elle est bilatérale, se disent d'une affection commune au porc et à l'homme, proprement "qui étrangle le porc"; cf. Cael. Aur. *acut.* 3, 3: "Quand l'inflammation se manifeste des deux côtés extérieurement, on l'appelle *huánkhe*; en effet l'échine du porc (en grec *hûs*) est très souvent affectée de ce type d'enflure". Une affection du même type, parfois confondue, porte un autre nom d'animal: *ky-nánkhe* "étrangle-chien" (Hippocr.), d'où a. fr. *quinancie*, fr. *esquinancie*.

L'Homme et l'animal

La part des animaux sauvages et domestiqués dans la relation homme-animal n'est pas seulement physique. Ils peuvent aussi être source de référence dans l'expression des jugements, des sentiments et des émotions qui ne sont pas l'apanage d'un animal unique: la sottise et l'ignorance pouvaient être représentées par l'âne et le porc (Cic., *Pis.* 73), la méchanceté et la malfaisance par le porc et le loup (Ter, *Eun.* 832), etc.

Le porc était apprécié surtout pour ses avantages alimentaires: "Aucun autre animal, dit Plinie (*nat.* 8, 56), ne fournit

plus d'aliments à la gourmandise; sa viande présente environ cinquante saveurs, tandis que celle des autres n'en a qu'une". Au IV^e s., le parodique "Testament du cochon" (*Testamentum porcelli*) énumère tous les produits qu'il peut utilement fournir (viande, lard, tripes, cuir, poils, etc.), contrairement à la sottise affirmation du néo-platonicien Porphyre (*Abst.* 1, 14, 3) que "le porc ne peut servir à rien d'autre qu'à être mangé".

Mais l'Antiquité ne lui accorde guère de qualités morales. C'est ce qui ressort en particulier des ouvrages des Physiognomonistes grecs et latins (18). Ces traités établissent un parallèle entre l'homme et les différents types de l'espèce animale, une ressemblance physique impliquant une similitude de caractère. Ainsi l'Anonyme latin, en accord avec les épitomés grecs, décrit le porc comme "ignare, sale et vorace" (17), "ordurier, sot et insatiable" (18), "sale, vorace et cupide" (48), jugement défavorable qu'appuient les jeux de mots de Cicéron sur son adversaire Verrès (ou verrat) *Praet. urb.* 121 : *ius uerrinum* "droit de Verrès" et "jus de verrat"; *Praet. sic.* 191 : "cette queue de verrat (ou de Verrès) qui se plonge dans un borbier"; *De signis*, 53 : "Verrès, que nous trouvons vautré dans la fange"; *ibid.*, 57 : "Il (Verrès) a justifié son nom" (jeu de mots sur *suus* "son" et *sus* "porc") (19).

Ce jeu de mots sur *uerres* "verrat" n'est pas toujours irrespectueux. Appliqué avec humour à l'homme, il est un hommage à sa virilité, à ses prouesses sexuelles comparables à celles du porc : Plaute, *mil.* 1058 : "Si on ne donne pas à notre verrat (*huic uerri*) son juste salaire,

il n'est pas ici de truie qui puisse obtenir de sa semence".

Le porc est marqué par son embonpoint, son empâtement qui, dans le transfert à l'homme, est considéré comme un défaut, associé à l'obésité et à la laideur : Pomponius I, *Atell.* 174, "C'est d'un pourceau gras que je suis tombé amoureux, et non d'un bel enfant". Ce transfert est assez commun; cf. fr. pourceau "homme gros et gras" (*F.E.W.* IX, 185).

La saleté : Plaute, *Most.* 40, dans une bordée d'injures adressées par un esclave citadin à un esclave rural : "porcherie, mélange d'ordures et de fiente"; *Stich.* 64 : "j'ai l'impression d'habiter non avec des hommes, mais avec des cochons"; Varron *Men.* 437 : "Ils vivent dans les ténèbres et dans une porcherie, s'il est vrai que le forum doit être considéré comme une soue et la plupart des hommes comme des porcs".

La méchanceté furieuse, la malfaisance : Aristophane, *Lys.* 684 : "je déliera ma truie", *i.e.* "je donnerai libre cours à ma méchanceté"; la truie est en effet très méchante avant et après la mise bas.

La stupidité, la grossièreté, la sottise sont signifiées par le dérivé *huenía* (Aristophane, Phérécrate, Callias). C'est l'image des Béotiens, lourdauds avérés, les "truies de Béotie" de Pindare (*Ol.* 6, 151). On les retrouve aussi dans *huenéo* "être stupide comme un porc" (Platon, *Théet.* 166), *huomousía* "goût pour la musique de porc", *i.e.* "manque de goût" (Arist., *hipp.* 984). Bref, il est, selon Pline (*nat.* 8, 207), "le plus stupide des animaux", placé au même rang que l'âne pour qualifier des sots. Selon Arnobe (*adu. nat.* 6, 9), le

(18) Cf. les épitomés du Ps.-Aristote, du Ps.-Polémon et d'Adamantius pour le grec, et la compilation latine anonyme du IV^e s. p.C.

(19) Sur les injures métaphoriques à base de noms d'oiseaux, cf. J.B. Hofmann, *Lateinische Umgangssprache*, Heidelberg, Winter, 1936, p. 157 sq.; I. Opelt, *Die lateinischen Schimpfwörter und verwandte sprachliche Erscheinungen*, Heidelberg, Winter, 1965; S. Lilja, *Terms of abuse in Roman Comedy*, Helsinki, 1965, p. 33; M. Faust, *Metaphorische Schimpfwörter*, dans *I.F.* 74 (1969), p. 92-93; 106-107.

comble, pour l'homme, "est de demander aux ânes et aux porcs comment se conduire".

L'ignorance est le complément de la sottise, dans le défi lancé par le pourceau à Minerve (Théocr. 5, 23; Plut., *Dem.* 12, 5), passé en proverbe dans la formule latine *Sus Mineruam* (sc. *docet*) "C'est le pourceau qui en remontre à Minerve"; cf. l'explication de Festus, 408, 14 : "*Sus Mineruam*, proverbiallement, c'est indiquer à quelqu'un ce qu'on ignore soi-même". Suétone (*gramm.* 23, 4) rapporte que M. Varron n'était qu'un *porcus* aux yeux de l'arrogant grammairien Remmius Polémon.

La lascivité, la paillardise, par une comparaison réservée au sexe féminin : *kápraina* "laie, truie", d'où "femme débauchée, en rut" chez les comiques (Phrynikos, *com.* 33; Hermippos, *com.* 18); *kapráo* (Aristote, *h.a.* 572b 24), se dit de la truie en rut, *hó kaleítai kaprán* "ce qu'on appelle demander le verrat", transféré à la femme dans Aristophane (Plut. 1024) *graûs kaprôsa* "une vieille en rut". C'est sans doute la valeur à donner à la *succula* (sic) de l'inscription pompéienne C.I.L. IV, 2013, *Niycherate* (= *Nicerate*), *uana succula que amas Felicione(m)*, terme évidemment injurieux : "Nicératé, truie sans foi, amoureuse de Félicion".

Aucune métaphore n'a donné le nom des prostituées, comme dans les langues romanes : lucq. *scrofia*, abr. *verrinie*, a. fr. *coche*, *gorre*, etc., tous au sens primitif de "truie" (Sainéan, 1907, p.102; 112; Goldberger, 1930, p.63).

L'emploi varié des termes suivant la nature des traités, le style et les circonstances rend malaisée la comparaison des deux langues. Le grec présente *kaprán*, *kápraina* et la série de *hûs* : *hueneîn*, *huenía*, *huomousía*, mais n'utilise ni de *khoîros*

ni de ses dérivés, alors que le latin emploie *sus*, *porcus* et *uerres*. L'évocation de l'animal dans sa relation avec l'homme diffère, semble-t-il, avec la langue, et révèle peut-être la mentalité des locuteurs. Le grec paraît mettre l'accent sur la sottise et l'ignorance, le latin sur la saleté et l'immoralité. Le grec serait ainsi plus sensible à la culture et au savoir, le latin à la propreté physique et morale.

Les outils

Subîne "épieu de chasse" est né, par étymologie populaire et métathèse, d'un primitif *sibûne*, d'origine illyrienne d'après P. Fest., 453, 10 : "Les Illyriens nomment *sybina* un trait semblable à un pieu". La forme grecque à métathèse est déjà ancienne (*Papyr. Cair. Zen.* 362, 34, du 3e s. a.C.) et explique les formes de l'emprunt latin *subina* (Pacuvius) et *sybina* (Ennius, P. Fest.). Elle est glosée *kaprobólion* "qui frappe, qui tue le sanglier" (Hésychius).

La forme *subine*, où *su-* représente le nom du sanglier, est une réfection d'après la fonction de l'arme. En m. fr., *porchière* et *porquière* désignaient aussi l'arme employée à cet usage (*F.E.W.* IX, p.185, s.v. *porcaria*; cf. all. *Sauspiess* "épieu").

Hunis, *hunnis*, *hunne* "soc de charrue" sont des composés de **su-* "porc" et de **-sna* "museau", donc "groin de porc" (20). Plutarque (*Propos de table*, 670 A) avait bien saisi le rapport : "Le porc..., en fendant la terre de son groin proéminent, fut le premier à y mettre les marques du labourage et ouvrit la voie au travail du soc (*hunis*); c'est pourquoi, dit-on, cet outil tient son nom de la truie (*apò tês huós*)". La comparaison est la même dans gaul. *succo-*, gall. *swch* "groin" et "soc de charrue". L'objection du *D.E.L.G.* (1157), que la charrue ancienne ne semble pas avoir

(20) Cf. *G.E.W.* II, 566; J. Schroeffer, *Zur Bezeichnung des Pfluges nach dem später unwahrscheinlichen Merkmal*, dans *Semantische Hefte*, 2 (1974-1975), p. 216-220.

comporté proprement de soc ne tient pas. Le problème est seulement de savoir si elle fouillait la terre avec son extrémité pointue, son "museau", comme le font le sanglier et le porc avec leur groin. La comparaison vaudrait d'ailleurs même s'il s'agissait du simple "bâton à four".

Caton l'Ancien, dans sa minutieuse description du pressoir (*Agr.* 12, 1 ; 18, 2 ; 19, 2), mentionne la *sucula*, qui est le treuil ou cabestan permettant d'en tirer le câble, et le *porculus*, qu'il recommande d'établir au milieu du treuil, c'est-à-dire un croc auquel sera attaché ce câble : *in media sucula facito*. "Quant au cabestan (*sucula*)..., il portait en son milieu le croc (*porculus*) auquel on attachait le gros câble du pressoir (*funus torculus* ou *loreus*)" (Billard, 1913, p. 239). Sur le tambour où s'enroulait le câble, était disposé en son centre une sorte de crampon (le *porculus*), c'est-à-dire le crochet d'arrêt du câble, dont l'image rappelait le porcelet suspendu à la mamelle de la truie, cf. Festus (390, 10) : "La *sucula* est une espèce de machine... ressemblant aux porcelets autour des mamelles de la truie, qu'on fait tourner par un câble" (Benveniste, 1949, p. 80). L'existence du simple *porcus*, non attesté en ce sens, est garantie par ital. *porco* "crochet pour arrêter le câble". Elle ne vaut en latin que pour l'ensemble indissocié *sucula/porcus*. L'image s'est déplacée plus tard à d'autres pièces du pressoir, en particulier aux madriers placés au-dessus de la motte de la vendange, les *cochons* ou *cayons* du Lyonnais, et à d'autres éléments constitutifs de la machine : berr. *treue*, prov. *caio*, lyon. *caye*, empruntant leur nom à la truie considérée comme un animal pesant (Sainéan, 1907, p. 99 et 105).

On a proposé, d'autre part, d'expliquer *sucula* par une racine i.e. **seu-/su-*

"tourner, courber", qui est celle de skr. *sôid* "il tourne" et lit. *sùkti* "tourner", et qui conviendrait *a priori*, s'agissant d'une pièce mobile autour d'un axe (21). Mais alors l'association *sucula/porculus* ne se justifierait plus. La double métaphore ne pouvait être comprise que dans le rapport mère/petit, qui ne pourrait plus reposer que sur une étymologie populaire de *sucula*.

Ce dernier appartient encore au vocabulaire technique des machines de guerre (catapultes et balistes) depuis Vitruve (10, 2, 2 ; 10, 10, 3 ; etc.). C'est le treuil qui tire vers l'arrière de la machine le curseur ramenant le trait (flèche ou pierre) avant son lancement (22).

Cette métaphore concernant le treuil dans ses emplois civils et militaires n'apparaît pas en grec.

L'opposition mâle/femelle, donc porc/truie, est perceptible dans les pièces couplées d'instruments : vrille, foret, vis/écrou. Les noms de la vis sont *kokh-lías*, *cochlea*, ceux de la vrille, tarière, *té-retron*, *trúpanon*, *tereбра*.

Par contre, l'écrou, la pièce percée d'un trou cylindrique ménagé pour le logement du filet d'une vis, doit être tenu pour l'élément femelle de l'ensemble, par une métaphore sexuelle évidente (Goldberger, 1930, p. 59), mais qui n'est pas nécessairement vulgaire, comme le veut le *Dre étymologique de la langue française* de Bloch-Wartburg, p.212. L'opposition mâle/femelle est naturelle pour un instrument dont une partie est creusée pour en recevoir une autre ; ainsi Vitruve (9, 8, 11), de deux pièces emboîtées du réservoir d'une horloge hydraulique : *cardinibus... masculo et fémina* "l'emboîtement mâle et femelle".

(21) Cf. *L.E.W.* II, 622 ; V. Pisani, *Mantissa*, Brescia, Paideia, 1978, p. 233 = *Baltistica*, 4 (1968).

(22) Cf. Ph. Fleury, *Vitruve et la nomenclature des machines de guerre romaines*, dans *R.E.L.*, 59 (1981), p. 218 ; 234.

Des noms latins de la vis, considérée comme la partie mâle, les langues romanes n'ont conservé que des traces, à moins qu'il ne s'agisse d'innovations ; de *suculus* dans ital. *succhio*, *succhiello* (R.E.W. 8418B) ; de *porcus*, passé au fém. *porca* dans piém. *pork*, esp. *puerca*, port. *porca* (R.E.W. 6656 et 6666). Pour l'écrou, l'élément femelle, on peut comparer esp. *hembra* (de *femina*) "femelle" et "trou de serrure", *hembrilla* "femelle" (d'un emboîtement). *Scrofa* "truie" est connu au sens d'"écrou" au IX^e s. dans le *Polyptique d'Irminon* (d'où a. fr. *écroue*), et appartiendrait tout particulièrement au domaine gallo-roman, d'après le F.E.W. (XI, 341). Mais il peut être antérieur, et le sens est signalé aussi hors de Gaule : nap. *scrofolà*, abr. *scrofele* (Sainéan, 1907, p.99).

Les activités humaines

1. Le chapitre du C.G.L. intitulé *De habitatione* offre deux gloses intéressantes : *imipliti porcelli* (3, 190, 31) ; *hemíplintoi porcelli* (3, 268, 40). L'appartenance à ce chapitre fera d'abord exclure le sens de lingot ou saumon (*plínthos*), qui est celui de *hemíplínthion* "demi-brique" (d'or) dans Hérodote (1, 50) (23). La métaphore du cochon est présente dans la terminologie architecturale ; cf. esp. *marrano*, *mar-rana* "cochon, truie" et "poutre, charpente" et "rangée de pierres de taille pour soutenir un mur" (Sainéan, 1907, p. 106).

L'équivalence de *hemíplinthos* et de *semilateres* étant établie par les gloses (C.G.L. 2, 324, 62 ; etc.), on se reportera au chapitre du traité de Vitruve (2, 3, 4), qui suit l'énumération des différents types de briques : "Avec ces briques, on fait aussi des demi-briques (*semilateria*)". On hésite quant à la nature de ces

demi-briques : Doit-on comprendre dans le sens de la longueur ? de la largeur ? en diagonale ? Le *Manuel d'archéologie romaine* de R. Cagnat et V. Chapot (I, p.13) considère que les *semilateria* de Vitruve sont représentés par les petites briques triangulaires fréquentes dans les murs de l'époque impériale à Rome, employées comme parement. Ce nom de *porcelli* s'expliquerait par leur forme évoquant le groin du porc, et l'image serait celle du *cuneus*, la formation militaire que nous évoquerons ci-dessous. C'est une innovation romaine qui n'a pas son correspondant en grec.

2. Dans la liste des gâteaux présentée par Athénée (647b), les *khóirtnai* sont des gâteaux en forme de petits cochons (*khôiroi*), comme d'autres en forme d'animaux : *ekhînos* "oursin", *élaphos* "cerf", *mullós* "mulet" (poisson).

Cependant une autre interprétation est possible par le sens métaphorique de *khôiros* "sexe de la femme". Le latin connaît un gâteau appelé *cunnus* (Mart. 9, 2, 3), dont l'aspect imite l'extérieur de la vulve, comme dans le midi de la France le gâteau appelé *navette* et le *pain fendu*. On a, d'autre part, le parallèle mâle avec le *priapus* (Mart. 14, 60), gâteau en forme de pénis.

3.1. Les enseignes militaires romaines -mais non grecques- étaient l'image sculptée d'un animal portée au haut d'une hampe. Ce fut d'abord, parmi d'autres animaux, un sanglier, emblème de la bravoure, animal noble en comparaison du porc, son dérivé abâtardi : Pline (*nat.* 10, 16) "Auparavant (sc. avant 104 a.C.) l'aigle était en tête des troupes avec les autres animaux, le minotaure, le loup, le cheval et le sanglier".

(23) Dans ce même domaine de la construction existe une autre métaphore animale, *lupus*, de sens non élucidé : C.G.L., 3, 190, 32, *plintospilos lupus* ; 268, 41 ; cf. A. Funck, *Glossographische Studien*, dans A.L.L.G., 8 (1894), p. 394.

Les *porci* sont signalés parmi les enseignes par Fest. (266, 16) et P. Fest. (267, 6): "L'image du porcelet tenait le cinquième rang des enseignes militaires, parce qu'à la fin d'une guerre, pour conclure la paix, on confirmait le traité en sacrifiant une jeune truie (*porca*)". La présence de *porca* "porcelet femelle" n'est peut-être qu'une invention de grammairien et il serait préférable de comprendre ici encore *porcus* comme un porcelet jeune et vigoureux. On notera du reste l'absence de *sus*, si bien qu'il doit être question d'un marcassin.

3.2. A partir du IV^e s. p.C., on rencontre le nouveau nom d'une formation d'armée au combat, connue jusqu'ici sous le nom de *cuneus*, imitant le groin du porc chargeant un ennemi: *caput porci*, qu'Ammien Marcellin (17, 13, 9) dit appartenir à l'argot du soldat; *caput porcinum*, Végèce (*mil.* 3, 19). Le souvenir en est demeuré dans le fr. *tête de porc* "forme de bataillon rangé en coin" (au XIX^e s. d'après le *F.E.W.*, IX, 190, s.v. *porcus*).

3.3. Aucun nom de la truie ne semble avoir, comme au Moyen Age en français, par une substitution du porc au bélier, désigné des machines de guerre, un bélier ou une catapulte qui lançait des pierres (Sainéan, 1907, p. 105).

L'espace

Le ciel

Les constellations, selon le groupement des astres qui les composent et les figures qu'elles évoquent, ont très souvent reçu des noms d'animaux : bélier, cerf, cheval, chèvre, lion, poisson, etc. Il en est ainsi du porc et de la constellation des Hyades (Le Boeuffle, 1977, p. 155-158), à propos desquelles Cicéron (*n.d.* 2, 111) oppose l'étymologie des Romains ignorants à celle des Grecs : "Les Grecs les appellent habituellement *Hyades*, du mot "pleuvoir" (pleuvoir se dit en effet *húein*), les nôtres, par ignorance, les appellent *Su-*

culae, comme si leur nom venait des porcelets et non des pluies".

L'interprétation de *Huádes* par *húein* s'appuyait sur une constatation météorologique solidement établie : dans le calendrier agricole de Pline (*nat.* 18, 247) elles annoncent quatre jours successifs d'intempéries, et leurs épithètes poétiques attestent leur pluviosité : pluvieuses, nuageuses, humides, tristes. Seul, le *D.E.L.L.* (p. 663) maintient que *Suculae* rend par étymologie populaire un *Huádes* rapproché de *hūs* et non de *húein* (cf. *G.E.W.* II, 952 ; *D.E.L.G.* 1149). L'emprunt *Hyades* est avant tout poétique (Cicéron, *Arat.* ; Virgile, Ovide, etc., 58 % des occurrences selon Le Boeuffle, 1977, p.158).

La constellation, "assemblage d'une étoile brillante (notre Aldébaran) et de quelques autres plus faibles", a suggéré l'image d'une truie accompagnée de ses petits. A l'appui de cette interprétation, A. Le Boeuffle (1977, p.157) cite d'autres associations astrales mère-petits empruntées au monde animal : ourse et ours, chèvre et chevreaux, poule et poussins. Le nom latin *Suculae* "les petites truies" n'est pas une simple traduction de *Huádes*, mais tous deux remontent à une conception primitive commune. Le *F.E.W.* (IX, 186) signale en astronomie populaire un glissement à la constellation voisine des Pléiades dans m. fr. *pourcelettes* (1560) et fr. dial. *pôchelières*.

La terre

La métaphore du pourceau ou du troupeau de porcs pour un récif ou un chapelet de récifs est connue par divers toponymes : fr. *Le Cochon*, *Les Cochons*, *Plateau des Truies*, etc., cités dans le *D.E.L.G.* 1266, s.v. *khóirás*. L'angl. *hogback* "dos de cochon" est le plus près du mot grec. Une image similaire, avec un autre animal, mais terrestre, apparaît dans fr. *dos d'âne* et esp. *caballete*. Elle n'a

rien donné en latin, mais se retrouve dans l'adj. grec *khoirás* "comme un dos de cochon"; cf. *khoirás pétra* "le rocher des cochons" (l'île de Sériphos; Pind., *Pyth.* 10, 81); comme subst., Hérodote (2, 29), qui distingue, dans la navigation du Nil, les rochers pointus (*skópeloi oxéas*) et les rochers à dos arrondi (*khoirádes*); de là le dérivé *khoiradódes* "rocheux", dit de l'embouchure semée de récifs du Guadalquivir dans Strabon (3, 1, 9).

*
* *

L'extension, métaphorique ou autre, du champ lexical du porc à d'autres champs lexicaux est fonction bien évidemment du nombre des comparaisons possibles, soit concrètes (éléments descriptifs), les plus nombreuses, soit abstraites, touchant au caractère et aux facultés intellectuelles et morales.

Sont fondées sur l'aspect général :

khoiogrúllios "daman", *porcellio*, *scrofa* "cloporte", *sûax* "turbot", *khoirás* "récif";

sur des éléments physiques :

. le groin : *khoiropíthekos* "babouin", *orthagorískos* "grand silure", *porcellus* "demi-brique"; *hûnis* "soc", *hûs*, *sûs*, *sus* "baliste" (poisson); *caput porci*, formation militaire,

. l'oeil : *huóphthalmos* "oeil-de-Christ" (plante),

. les soies (rudes et touffues), en grec seulement : *hústrix* "porc-épic"; *húaina/hyaena* "hyène"; *acanthókhioiros* "hérisson",

. la graisse : *delphís* "dauphin", *porcus marinus* "marsouin",

. l'odeur (?) *kaprískos*, poisson mal identifié;

sur les sons émis :

grómphaina "râle d'esu" (oiseau), *grûlos* "congre", *kápros* "espèce de silure";

húaina, *súaina*, *hyaena*, "poisson", *khoîros potámios* "grand silure";

sur le groupement de la truie et de sa progéniture :

sucula - *porculus* "cabestan-croc"; *Huádes-Suculae* "les Hyades";

maladies communes :

écrouelles, *khoiráa* / *scrofa*; angine, *hyánkhe*, *khoiránkhe*;

qualités et défauts du comportement (injures) :

kápraina, *hûs*, *huenía*, *huomousía*, *sus*, *uerres*;

trait péjoratif, essentiellement pour les végétaux toxiques ou sans valeur :

huóseris, *huosélinon*, *huoskúamos*, *hupókhioiros*, *khoiokalamís*, *feniculum porcinum*.

Pourquoi le porc, cet animal si banal et si décrié pour sa saleté, sa puanteur et sa grossièreté a-t-il donné lieu à autant, sinon plus de métaphores que des animaux plus nobles ? Les ovins, par exemple, étaient aussi utiles sur les mêmes plans, alimentaire (viande, et même davantage pour leur lait) et vestimentaire : soie (feutre) et laine (tissus), sans avoir suscité le même développement métaphorique. Mais le porc était un animal familier, que Plaute nous montre vagabondant dans les rues de Rome. Une étude comparative de la terminologie se rapportant aux diverses espèces animales nous renseignerait certainement sur les préférences des populations et donc des civilisations grecque et romaine en fonction des circonstances historiques et des données géographiques locales. Cela permet en particulier de comprendre la supériorité numérique des formes grecques sur les latines en tenant compte de ces données spatio-temporelles. La Grèce était plus proche de l'Asie et a été, bien avant les Romains, en

contact avec l'Afrique, particulièrement avec l'Egypte et la Lybie. Elle a donc été la première à donner un nom aux espèces exotiques, animales et végétales. Le grand nombre des dialectes, celui des textes techniques et des lexiques byzantins expliquent la richesse de notre documentation. Peut-être une recherche et une comparaison étendues à d'autres espèces animales, et qui restent à faire, donneraient-elles une autre vue. Ainsi, pourquoi, par exemple, les désignations métaphoriques du cloporte sont-elles un transfert du nom de l'âne en grec et du porc en latin ? Serait-ce, pour le porc, parce que, comme chez nous au siècle dernier encore, on plaçait dans les lieux que fréquentaient ces crustacés des sabots de cochons où ils se logeaient, ce qui permettait de les noyer ?

Chaque langue procédant selon son système propre, même dans les créations

métaphoriques, tandis que le grec préfère les composés du type *huóseris*, le latin recourt soit aux épithètes : *porcus marinus*, *feniculum porcinum*, soit à la dérivation : *porcillaca* en face du gr. *khoirobotáne*. Lorsque ce n'est pas possible, il emprunte au grec ses créations. Ainsi pour les noms d'animaux non européens, *hystrix* "porc-épic", animal originaire d'Afrique du Nord, qui peut avoir été introduit d'abord en Sicile et en Italie du Sud de parler grec (Hainard, 1971, II, p. 220), *hyaena*, la hyène, qui vit en Asie et en Afrique, *chirogryllus*, le daman, d'Asie Mineure et d'Afrique. De même pour les phytonymes : bien que le latin dispose d'une douzaine de formes indigènes pour désigner la jusquiame (André, 1985, p. 316), la supériorité de la médecine et de la pharmacopée grecques lui ont imposé l'emprunt de *hyoscyamus*.

LISTE DES ABREVIATIONS

- C.G.L.* : *Corpus Glossariorum Latinorum*, rec. G. Goetz, Leipzig, Teubner, 7 vol. 1888-1923.
D.E.L.G. : P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, Klincksieck, 1968-1980.
D.E.L.L. : A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 4e édit., 3e tirage, 1979.
F.E.W. : W. von Wartburg, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Bâle, 1928 sq.
G.E.W. : H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1960-1972.
I.E.W. : J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berne, Francke, 1959.
L.E.W. : A. Walde et J.B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1938-1954.
R.E.W. : W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, 3e édit., Heidelberg, Winter, 1935.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRE J. (1956) : Recherches étymologiques sur quelques noms de plantes latins, *Latomus*, 15 : 290-307.
- ANDRE J. (1985) : *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Les Belles Lettres édit., Paris.
- ANDREWS A.C. (1948) : Greek and Latin mouse-fishes and pig-fishes, *Transaction and Proceedings of the American Philological Association*, 79 : 232-253.
- BENVENISTE E. (1949) : Noms d'animaux en indo-européen, *Bull. Soc. Ling.*, 45 : 74-103.
- BILLIARD R. (1913) : *L'agriculture dans l'Antiquité*, Lardanchet édit., Lyon.
- CAPPONI F. (1972) : *Ovide, Halieuticon*, Brill édit., Leyde.
- CAPPONI F. (1979) : *Ornithologia latina*, Istituto di Filologia classica e medievale édit., Gênes.
- COTTE H.-J. (1944) : *Poissons et animaux aquatiques au temps de Pline*, Louis Jean imp. édit., Gap.
- DORST J. et DANDELLOT P. (1976) : *Guide des grands mammifères d'Afrique*, Delachaux et Niestlé édit., Neuchâtel-Paris.
- GIL FERNANDEZ L. (1959) : *Nombres de insectos en griego antiguo*, Instituto A. de Nebrija édit., Madrid.
- GOLDBERGER W. (1929-1931) : Kraftausdrücke im Vulgärlatein, *Glotta*, 18 : 8-65 et 101-149.
- HAINARD R. (1971) : *Mammifères sauvages d'Europe*, Delachaux et Niestlé édit., Neuchâtel.
- JUNG C.G. (1980) : *L'essence de la mythologie*, 4, Payot édit., Paris, p.77 et 167.
- LE BOEUFFLE A. (1977) : *Les noms latins d'astres et de constellations*, Les Belles Lettres édit., Paris.
- LEITNER H. (1972) : Zoologische Terminologie beim älteren Plinius, Gerstenberg édit., Hildesheim.
- MAGGIULLI G. (1977) : *Nomenclatura micologica latina*, Università di Genova édit.
- MAURIZIO A. (1932) : *Histoire de l'alimentation végétale*, Payot édit., Paris.
- PENZIG O. (1924) : *Flora popolare italiana*, Gênes.
- PERPILLOU J.-L. (1980) : Recherches étymologiques, *Etudes Celtiques*, 17 : 101-109.
- ROLLAND E. (1879 sq.) : *Faune populaire de la France*, Maisonneuve édit., Paris.
- SAINEAN L. (1907) : *Les créations métaphoriques en français et en roman. Le chien et le porc*, Halle.
- DE SAINT DENIS E. (1947) : *Le vocabulaire des animaux marins en latin classique*, Klincksieck édit., Paris.
- DE SAINT DENIS E. (1966) : Additions et rectifications au vocabulaire des bêtes aquatiques en latin, *Revue de Philologie*, 40 : 228-246.
- SKODA F. (1988) : *Médecine ancienne et métaphore*, Peeters édit., Paris.
- SOMVILLE P. (1984) : Le dauphin dans la religion grecque, *Revue de l'histoire des religions*, 201 : 5-6.
- STRÖMBERG R. (1940) : *Griechische Pflanzennamen*, Göteborg.
- STRÖMBERG R. (1943) : *Studien zur Etymologie und Bildung der griechischen Fischnamen*, Göteborg.
- STRÖMBERG R. (1944) : *Griechische Wortstudien*, Göteborg.
- TAILLARDAT J. (1964) : *Les images d'Aristophane*, Les Belles Lettres édit., Paris.
-